

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 8

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182729>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

depuis tous les temps, et que nos indulgences ont transportées du purgatoire dans le paradis.

— Oui, oui, mon père, je crois à tout cela comme à l'Évangile ; mais, adieu, poursuivez votre route et soyez content d'être, vous et vos coffres, sous la protection du Saint-Père avec qui nous ne voulons point avoir de procès. Quant à ce beau cheval, il vous est inutile ; permettez-moi de vous en débarrasser : je m'en chargerai volontiers pour le prix qu'il vous a coûté et je vous ferai délivrer, au nom de notre confrérie, une bulle d'indulgence pour toutes les es-croqueries que vous vous êtes permises dans ce pays. Mais croyez-moi, mon révérend père, n'y restez pas trop longtemps. ... Adieu, l'ami Samson ; n'oubliez pas de baiser pour moi la pantoufle du pape... Adieu ! bon voyage!...

Au milieu de cette tirade ironique, Mangerot avait saisi le cheval par la bride et l'avait entraîné au milieu de sa troupe. Le moine irrité de l'audace du chevalier, mais sentant au fond du cœur qu'il n'avait fait que lui reprendre un bien mal acquis, n'osa pas répliquer ; et il resta longtemps la bouche ouverte et les yeux ébahis, en contemplant la proie qui s'échappait.

En arrivant à La Sarraz, vers le déclin du jour, l'on fit entrer Victorine dans un appartement où des rafraîchissements lui furent offerts. On lui annonce bientôt qu'il faut repartir. Jusque-là son courage s'était assez soutenu, car elle espérait que dès le lendemain au matin elle verrait arriver Edouard avec quelques-uns de ses propres parents apportant une lettre de l'évêque de Genève.

Maintenant elle va faire une route de nuit, et une route dont elle ignore le terme. Il lui semble qu'elle s'éloigne toujours plus de ses amis, qui sans doute vont perdre sa trace ; et le mystère dont on s'enveloppe lui paraît être d'un sinistre présage.

Dans ces tristes pensées, elle conjurait ceux qui l'environnaient de lui dire quelle est sa destinée ; elle n'obtint de ces féroces chevaliers aucune réponse tranquillissante. Au sortir du château, son sang se glaça dans ses veines, lorsqu'à la lueur des flambeaux elle aperçut plusieurs hommes pendus aux arbres de la cour!... Après trois à quatre heures d'une marche silencieuse on arriva dans un vallon où l'on fit halte. A la lueur de la lune, la prisonnière put remarquer un château flanqué de tours, qui couronnait un monticule assez élevé. Victorine demanda si c'était là qu'on la conduisait, et aussitôt on lui répondit qu'en effet elle était au terme de son voyage et que ce château était le château de Lausanne, qu'elle aurait sans doute reconnu sans l'émotion qui la troublait.

Le château de Lausanne! répétait-elle tout bas, l'habitation d'Edouard.... Il ne peut tarder d'y revenir et me protégera....

Pendant ces réflexions elle se laisse entraîner vers une petite porte pratiquée au pied du monticule ; mais elle fait observer que ce n'est point l'entrée du château. On lui répond que cette porte ferme sur un escalier éclairé et qui conduira plus vite au bâtiment. Après avoir passé le seuil, Victorine se trouva avec un seul homme dans un souterrain qui n'est éclairé que par une faible lumière. Victorine épouvantée s'élance vers cette lumière éloignée ; elle court, heurte du pied un obstacle et tombe. Ses mains se portant en avant vont rencontrer la gorge d'une femme étendue le long du mur. Plus vite qu'on ne peut le dire, Victorine a senti qu'elle est tombée sur une femme morte, et sur une femme habillée en homme. L'infortunée pousse un gémissement sourd et s'évanouit.

(A suivre.)

Un membre de l'Assemblée nationale française, M. Lorgeril, vient de proposer un impôt sur les chapeaux tuyau de poêle, qui rapporterait, dit-il, plus d'un million à la France. Il se base sur ce que cette coiffure est le signe de l'aisance. On en peut voir cependant bon nombre de rapés, passant du

noir d'ébène au rouge vif, sur les bords, qui ne paraissent guère couvrir des têtes de millionnaires.

La perception de l'impôt se ferait au moyen d'une estampille collée au fond de chaque chapeau, ce qui rappellerait assez la petite plaque de métal que nous plaçons au collier de nos chiens, pour montrer à l'agent de police que l'animal qui la porte s'est mis en règle avec la loi.

Cette bizarre proposition a inspiré un de nos poètes vaudois habitant Paris, M. A. Brun, qui a bien voulu nous communiquer le morceau suivant :

Grossir les sources
De nos ressources
Par des impôts
Sur les chapeaux ;
C'est une idée originale
Et très morale.
Ainsi soit-il,
Mon bon monsieur de Lorgeril !

Que votre muse
Longtemps l'amuse :
Le Français rit
De tant d'esprit ;
Et volontiers, quand on l'égaie,
C'est lui qui paie.
Ainsi soit-il,
Mon bon monsieur de Lorgeril !

Impôt gothique,
Qui le critique
Par-ci, par-là ?
Ceux qu'aveugla
L'esprit pervers de notre époque.
Mais on s'en moque,
Ainsi soit-il,
Mon bon monsieur de Lorgeril !

Que l'estampille
Sur nos *chefs* brille !
Leur contenu,
C'est l'inconnu ;
Le peuple en vous a la mesure
De sa coiffure ;
Ainsi soit-il,
Mon bon monsieur de Lorgeril !

Un locataire avait dansé toute la nuit sur la tête de son propriétaire. Le matin à 6 heures, celui-ci monte et se plaint avec vivacité.

— Qu'avez-vous ? demande le locataire.
— J'ai... que je n'ai pas dormi de la nuit.
— Ni moi non plus, et cependant je ne vous fais pas de scène.

La chose se passe au Tribunal du district de***
Les assistants faisaient beaucoup de bruit, le président finit par dire :

— Huissier, faites faire silence ; nous avons jugé déjà plusieurs causes et nous ne les avons pas entendues.

L. MONNET.